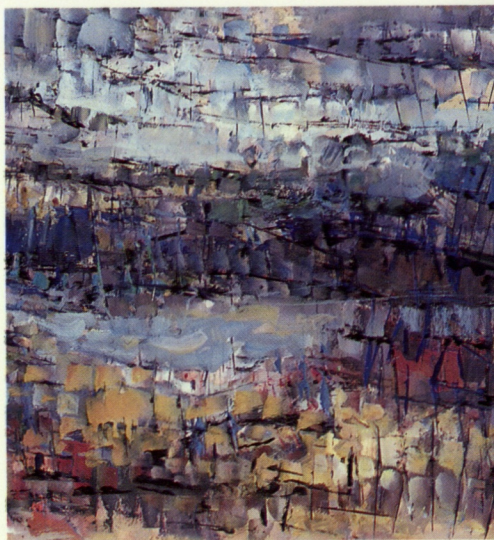


YVON BELAVAL

les philosophes et leur langage



tel gallimard

Extrait de la publication

INTRODUCTION

On peut faire de la géométrie en parlant de barres et de ronds — ou même, à la manière de Desargues, de fleurs et de guirlandes : nul ne conteste cependant la commodité des vocabulaires techniques. La science elle-même serait une langue bien faite. Dès qu'il s'agit d'action ou d'expérimentation mentale rigoureuse, on voit se former un langage inintelligible aux profanes. Pratiquement, ce langage est indispensable.

Mais en philosophie ?

Sans doute acceptera-t-on que le logicien, ayant à décrire des opérations intellectuelles, le béhavioriste, des comportements, le sociologue, des formes sociales, aient droit à leur glossaire, au même titre que le mathématicien, le biologiste ou le juriste. Est-ce l'accepter pour autant du psychologue de la conscience, du métaphysicien ?

On sait combien le grand public, l'étu-

diant à ses débuts se trouvent décontenancés et, le plus souvent, rebutés par le « jargon » philosophique. S'ils ont de la peine à l'admettre, c'est qu'il leur semble, cette fois, que l'objet de la philosophie n'est plus un objet spécial et technique, mais leur propre réalité, cette réalité humaine que chacun peut connaître en soi par le commun langage. Du reste, comment n'être pas méfiants ? A qui n'y est pas préparé, tout ouvrage de mathématiques, de physique ou de biologie est également incompréhensible : même sujet, même langage ; tandis que, sur le même problème, les ouvrages de philosophie s'expriment tantôt clairement, et tantôt si confusément qu'on les croirait traduits — mal traduits — d'une langue étrangère.

Nulle science ne souffre, comme la philosophie, cette indifférence, au moins apparente, à se voir traitée en termes d'école ou en termes vulgaires. Cette indifférence aux lexiques ne semble pouvoir s'accorder qu'avec un objet vague et dépourvu de consistance. Et pourtant, la philosophie prétend dévoiler ce qui est, se veut différente de l'art au moins par ses moyens. De

quoi nous parle le philosophe ? A quelles expériences nous convient ses raisonnements ? Quelle part y prend le langage ?

Nous ne voulons, disons-le avec insistance, ni formuler ni critiquer des théories sur le langage, mais savoir de quelle manière la réflexion philosophique l'utilise pratiquement. Il s'ensuit, en notre propos, un certain parti pris de superficialité, où l'on ne doit pas voir l'ignorance ou le désaveu d'enquêtes plus approfondies. Il nous arrivera de suivre la lettre plus que l'esprit d'une doctrine. On objectera donc assez facilement que ces remarques au niveau de l'imagination ne tirent pas à conséquence. On nous traitera — de très haut ! — de « psychologue ». Soit ! On est toujours le psychologue de quelqu'un. Mais nous croyons que rien ne saurait être négligé, pour éclairer la philosophie sur elle-même, et que les remarques suivantes peuvent au moins contribuer à sa propédeutique¹.

1. Nous aurions bien des modifications à apporter à cette étude dont la publication a été retardée depuis quatre ans. Les difficultés actuelles de l'édition ne nous permettent guère que d'ajouter en notes quelques corrections de détails et quelques précisions en Appendice.

L'IDÉE

De quoi nous parle la philosophie ?

A première vue, ses objets devraient être définissables : chacun devrait pouvoir les reconnaître sans ambiguïté, ou les construire par d'exactes opérations. On sait qu'il n'en est rien, et que tout se passe, au contraire, comme si, chez les philosophes, ainsi que chez les primitifs, il était d'usage d'admettre des perceptions privilégiées.

Le fait est trop manifeste en métaphysique pour qu'il soit besoin d'insister. Descartes a, de l'âme, une intuition claire et distincte qui manque à son disciple Malebranche. Leibniz, Hume, Maine de Biran n'ont pas même expérience du moi. Dans le rouge de ce fauteuil, Husserl saisit l'essence elle-même du rouge, ce qui fait hausser les épaules à un nominaliste. Et

que dire de l' « en soi » et du « pour soi », de l'absolu et du transcendantal, de l'extériorité de l'intériorité, etc., sinon qu'à bien des philosophes ils ne sont que *flatus vocis* ? Kant, après avoir distingué entre la connaissance philosophique par concepts et la connaissance mathématique par construction de concepts, n'a sans doute pas tort d'écrire qu'il n'existe pas, en métaphysique, de véritables définitions.

Du moins pourrait-on croire que la psychologie fût logée à meilleure enseigne. Et, à coup sûr, l'accord demeure plus facile sur les données (?) du sens intime, qu'il ne peut l'être sur un concept métaphysique. Cependant, il n'est presque pas de rubrique de la psychologie dont on ne puisse se demander si son objet ne se ramène pas à une création verbale. *Inconscient, Instinct, Sensation, Image*, etc., chaque fois l'on a pu douter qu'il existât une fonction répondant à ces termes. Les psychologues en arrivent à se méfier et comme à prendre peur: ils n'osent déjà plus parler de *Volonté*, et glissent, par les *Volitions*, aux *actes volontaires*; le mot *Mémoire* les inquiète; le chapitre sur l'*Attention*, qui paraissait si sûr, se voit à son

tour menacé : « véritable tour de Babel de la psychologie », constatait Charles Blondel; « mot vide », renchérissent d'autres. Et comment ne pas signaler les définitions coutumières de la *Conscience réfléchie*, avec ses étonnants « retournements » sur elle-même ?

Au contraire, devant un objet, naturel ou artificiel, mathématique même, nous savons comment nous y prendre pour le définir à autrui : nous en énumérons les caractères suffisants, nous le signalons par l'usage, par les effets ou la règle de construction. Mais si l'objet, en philosophie, est construit, ce doit être par nous, sans nous, puisque nous restons incapables de dire comment il se fait et de tomber d'accord sur une règle. S'il est donné, — et il faut bien qu'il soit un *objectum*, pour que la philosophie se prétende si obstinément objective et n'ait finalement de sens que comme recherche de la vérité, — ce doit être d'une manière ambiguë, sinon les philosophes ne s'accuseraient pas de cécité intellectuelle. *Donné* et *construit* prennent ici une signification qui nous déroutent. Mais, au lieu d'attaquer cette difficulté de front

et de chercher quel mode d'existence a l'idée pour le philosophe, il vaut mieux écouter de quelle manière il en parle. Écoutez-le d'abord quand il en parle comme d'une chose.

*
**

Rien de plus insistant chez nos philosophes classiques, que la métaphore empruntée à la perception visuelle. L'idée s'y voit traitée presque comme une chose : elle s'imprime, on la considère, on l'inspecte, on l'embrasse, on dénombre ses caractères. « J'appelle claire, dit Descartes en un texte célèbre, celle qui est présente et manifeste à un esprit attentif; de même que nous disons voir clairement les objets, lorsque étant présents à nos yeux ils agissent assez fort... et que nos yeux sont disposés à les regarder; et distincte celle qui est tellement précise et différente de toutes les autres qu'elle ne comprend en soi que ce qui paraît manifestement à celui qui la considère comme il faut. » (A.T., IX, 44.) Aux pensées seules qui « sont comme les images des choses » conviendrait « proprement le

nom d'idée, comme lorsque je me représente un homme, ou une chimère, ou le ciel, ou un ange, ou Dieu même » (id. 29). La lumière naturelle me fait connaître « que les idées sont en moi comme des tableaux, ou des images... » (id. 33); « les idées étant comme des images, il n'y en peut avoir aucune qui ne nous semble représenter quelque chose... » (id. 34/5).

Certes, l'idée n'est pas l'image : je ne forme qu'une image confuse du chiliogone dont j'ai pourtant l'idée distincte. Descartes le répète : « ... je n'appelle pas du nom d'idée les seules images qui sont dépeintes en la fantaisie; au contraire... » (id. 205); « une idée, dis-je, inhérente en l'esprit même, et non pas une image dépeinte en la fantaisie... » (id. 128). Lors donc que nous parlons des idées, reprend la *Logique de Port-Royal* (I, 1), « nous n'appelons point de ce nom les images qui sont peintes en la fantaisie, mais tout ce qui est dans notre esprit, lorsque nous pouvons dire avec vérité que nous concevons une chose, de quelque manière que nous la concevions ». Mais l'étonnant — l'inévitable — est que Descartes contre Hobbes et Gassendi, Huet

contre Descartes, Leibniz contre Locke et les cartésiens, etc., aient sans cesse à le rappeler, à corriger, à protester qu'ils ne confondent pas. Il faut, au moins, que la terminologie favorise la confusion, pour que Maritain puisse soutenir que Descartes est l'inventeur de l'idée-image, ou Heidegger, Jaspers, que le cartésianisme s'est laissé égarer par un parallèle illusoire entre *res extensa* et *res cogitans*. Finalement, à en juger par les écrits du XVIII^e siècle, il semble, l'ambiguïté de l'anglais *Idea* aidant, que la primauté de la vision l'emporte, et que l'idée devienne, selon la définition de Voltaire, « image qui se peint dans notre cerveau ¹ ».

Le cas de Berkeley est significatif. S'il n'y a pas, à ses yeux, d'idée générale, c'est qu'il ne parvient pas à se représenter un triangle qui ne serait ni obliquangle, ni rectangle, ni isocèle, ni scalène; s'il attaque le calcul des fluxions, c'est que, « de même

1. « On n'a nulle idée d'un mot abstrait... Toute abstraction n'est qu'un mot vide d'idée », écrit Diderot, à la fin du *Rêve de d'Alembert*. (Ed. Assezat, t. II., p. 180).

YVON BELAVAL

les philosophes et leur langage

On sait combien le grand public, l'étudiant à ses débuts se trouvent décontenancés et, le plus souvent, rebutés par le « jargon » philosophique. Les philosophes répondent que, pour être précis et vrais, ils ont à échapper aux pièges de l'imagination – sens commun ou « littérature » : la science, langue bien faite, ne montre-t-elle pas que seul un vocabulaire technique sauve du verbalisme ? On peut pourtant se demander si cette référence à la science ne fait pas tomber dans le piège qu'on prétend éviter : à tout le moins un lexique d'initiés offre-t-il en philosophie une recette d'imagination méthodique.

Traitant d'un même problème, les ouvrages de philosophie s'expriment tantôt clairement et tantôt si techniquement qu'on les croirait traduits d'une langue étrangère. Quel objet, quels raisonnements peuvent s'accorder à ce double langage ? Le philosophe ne serait-il donc qu'un poète masqué ? manqué ?

Détail d'une peinture de Roger Lambert-Loubère



9 782070 719600



Extrait de la publication

90-V

A 71960

ISBN 2-07-071960-X

45 FF tc